

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Histoires d'hommes

Michel Désautels, *La semaine prochaine, je veux mourir*, Montréal, VLB, 2000, 218 p., 21,95 \$.

Jean-Guy Noël, *La famille Grenouille*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 214 p., 22,95 \$.

Louis-Bernard Robitaille, *Le zoo de Berlin*, Montréal, Boréal, 1999, 288 p., 27,95 \$.

Julie Sergent

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37852ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2001). Review of [Histoires d'hommes / Michel Désautels, *La semaine prochaine, je veux mourir*, Montréal, VLB, 2000, 218 p., 21,95 \$. / Jean-Guy Noël, *La famille Grenouille*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 214 p., 22,95 \$. / Louis-Bernard Robitaille, *Le zoo de Berlin*, Montréal, Boréal, 1999, 288 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 24–25.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Désautels, *La semaine prochaine, je veux mourir*, Montréal, VLB, 2000, 218 p., 21,95 \$.

Jean-Guy Noël, *La famille Grenouille*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 214 p., 22,95 \$.

Louis-Bernard Robitaille, *Le zoo de Berlin*, Montréal, Boréal, 1999, 288 p., 27,95 \$.

ROMAN
Julie Sergent

Histoires d'hommes

Il y a plusieurs façons de dresser le portrait d'un homme. Des bonnes.

Et des meilleures, comme s'y adonne Louis-Bernard Robitaille.

Le raconter de long en large n'est pas une option.

C'EST UNE HISTOIRE COMME IL Y EN A TANT. L'histoire d'un ouvrier qui épouse une bourgeoise, et qui troque peu à peu les simples plaisirs d'une partie de pêche et d'une bière partagée avec un ami contre les grands et les moins grands éclats de l'ambition professionnelle. La suite est classique.

De l'histoire ancienne

Devenu chef d'entreprise, l'homme trompe l'ennui que lui inspire sa vie conjugale avec sa secrétaire. Puis le chat sort du sac. Et l'homme perd tout.

Épouse, maîtresse, entreprise, joie de vivre : pfiitt! Comment faire d'une histoire ordinaire un objet de fascination pour le lecteur ? C'est le secret des meilleurs écrivains.

Force est de constater que l'animateur-radio Michel Désautels n'en est pas encore tout à fait là. *La semaine prochaine, je veux mourir* raconte l'histoire d'un ouvrier qui a épousé une bourgeoise, qui l'a trompée, qui a tout perdu, et ce n'est guère plus que cela.

Non que l'auteur ne montre son désir de faire un récit tout en modulations.

Lorsque s'ouvre le roman,

notre homme a beaucoup vieilli depuis ses déboires matrimoniaux. À 84 ans, il ne doit sans doute sa longévité qu'à son orgueil. Et voici que la maladie s'apprête à lui souffler jusqu'à fierté. Recourant à divers procédés narratifs, Michel Désautels nous fait alors rejouer le film de l'existence de son héros, Hector Maurice.

Cela donne beaucoup de *retours en arrière*, qui nous montrent, en particulier, deux épisodes dévastateurs : la mort subite d'un père aimé, et puis, moins grave, encore que cela ne soit pas sûr, ce jour où une femme a rejeté Hector. Cela donne aussi quelques hallucinations auditives alors que le vieil homme réentend les voix, tantôt accusatrices, tantôt tendres, de son passé. Plusieurs dialogues

avec les nouveaux et derniers « amis » que se fait Hector au hasard des promenades aux alentours de son appartement du Vieux-Montréal : d'abord un clochard sexagénaire qu'il baptise Le Marcheur, et une jolie serveuse de restaurant de vingt ans, à qui il donne le nom de Luba. Et puis des lettres. Et plusieurs monologues, susurrés tout bas, rendus, il faut bien le dire, sans la moindre inspiration :

Lorsque je me rendais chez elle — on ne se voyait en fait que là — j'étais souvent en colère contre moi-même, et je me sermonnais tout le long du chemin. Je m'en voulais de ma lâcheté, du côté mesquin de ces rendez-vous toujours trop courts. Et je m'en voulais aussi d'être attiré si fortement par elle,

etc.

Il n'y a pas d'autre voie : il faut avoir un talent immense pour faire surgir d'une vie ordinaire un personnage singulier...

Un air qui résonne encore

On est déjà plus proche d'un personnage riche avec Jean-Guy Noël. Et pourtant l'histoire qu'il raconte n'est pas non plus nouvelle. Qui n'a pas le souvenir d'un voyage en famille aux États pour aller voir la mer ? Les longs préparatifs qui avaient vite fait de mettre en péril toutes les vacances, une mère épuisée d'avance, un père qui n'avait que ces deux semaines par année pour faire le fou, des enfants chameilleurs. Et puis un interminable voyage dans une voiture surchargée, sans air climatisé, dans les relents de sandwiches et de Seven-Up qu'on nous donnait moins pour nous gâter que pour prévenir le mal des transports...

C'est en bonne partie pour ce bout de folklore, qui rappelle par moments les chroniques familiales racontées par Michel Tremblay, que l'on appréciera *La famille Grenouille*, le premier roman du cinéaste (*Ti-Cul Tougas*, *Tinamer*) devenu romancier, Jean-Guy Noël.

La famille Grenouille, c'est donc un peu cela : le récit de vacances sur la plage d'Old Orchard alors que le narrateur était enfant, avec son père, sa



Michel Désautels



mère, ses petites sœurs jumelles, une grande sœur à la puberté affolée, et aussi une armada d'oncles, de tantes, et de cousins, cousines, dans une promiscuité qui appelle forcément les catastrophes. Mais ce qui donne une qualité particulière au roman, c'est la construction tout en allers-retours qui nous raconte, en même temps que ce voyage d'antan — lequel prend bientôt des proportions rocambolesques et à vrai dire peu crédibles —, le présent du narrateur devenu aujourd'hui quinquagénaire, écrivain, désabusé, errant dans la ville à la recherche de son ancienne maison, de son ancien quartier, des ancrés de son enfance.



Jean-Guy Noël

Les meilleurs moments du texte viennent lorsque l'on voit la mère du narrateur enfermée dans sa chambre d'Old Orchard, cuvant un nouvel épisode dépressif, en alternance avec la promenade du narrateur adulte au cimetière, à la recherche de la tombe de cette mère qui avait l'âme brisée, et dont le silence, peut-on alors comprendre, était dévastateur. Quelques scènes qui disent, tout doucement, un monde de souffrances. On aurait aimé qu'il y eût davantage de moments forts de ce genre et moins d'échappées vers la légèreté, platement amusantes, ordinaires.

Un zoo : la vie

Ce n'est pas non plus une nouvelle histoire que raconte Louis-Bernard Robitaille dans *Le zoo de Berlin* : celle d'un homme quinquagénaire, plein de fric, ivrogne, pour qui « le sentiment [est] un gouffre bien plus terrifiant que le sexe ». Mais qui le lui reprochera ! Lauréat du prix France-Québec/Jean-Hamelin décerné par des professionnels du milieu littéraire, le correspondant de *La Presse* à Paris a écrit un roman au rythme haletant et d'une causticité qui ne laisse pas une seule seconde d'ennui.

Comment se fait-il que Patrick J. Delarue, fils d'une Canadienne française et d'un Irlandais de Saint-Henri, soit rendu à Paris, qu'il ait épousé une des filles de la très bourgeoise famille Sidonet et qu'il soit devenu le directeur des opérations financières de la Western International Banking Corporation ? Depuis le temps qu'il écrit, Louis-Bernard Robitaille a appris à réserver ses *punchs*. D'ailleurs, il ne s'embarrasse pas trop d'explications. Sinon avec trois ou quatre retours en arrière, courts, bien sentis, où l'on apprend l'effritement de la famille O'Flaherty-Delarue : l'emprisonnement du père pour une histoire de pégre, puis le départ de la mère pour Paris, avec son fils, qui gardera dès lors le nom maternel. « On ne guérit jamais des frayeurs de l'enfance, se dit Delarue dans un des rares passages où il dévoile son cœur, on les enveloppe de couches successives, comme un réacteur de centrale nucléaire. » Le reste des deux cent et quelques pages, Robitaille s'ingénue à faire ce qu'il doit : montrer un homme, le laisser se révéler par ses gestes, ses regards, son immobilisme catastrophé. Et on ne met pas beaucoup de temps à comprendre que ce héros-là est un homme qui boit beaucoup, un homme en fuite, qui s'arrange pour n'être jamais là où on l'espère, et pour n'avoir jamais à dire les choses qui pourraient compter, ou bien qui se le reproche amèrement si, par faiblesse, il doit succomber à la confiance.

Pourquoi le zoo de Berlin ? Il y a bien le fait que Patrick Delarue, fuyant un inspecteur de la Brigade financière lancé à ses trousses, écume au volant de sa Jaguar les litres de whisky, de café, et les kilomètres qui le mènent de Paris, un peu miraculeusement étant donné son état, à la chambre d'un chic hôtel berlinois qui a fenêtre sur le zoo. Et il y a bien le fait que ce zoo n'est plus que l'ombre de lui-même, après les bombardements de la Seconde Guerre.

Il avait suffi de quelques heures, lors des bombardements du 22 novembre 1943, puis des 29 et 30 janvier 1944, pour anéantir la quasi-totalité du phalanstère animal. Le peu qui en restait fut rayé de la face de la terre en avril 1945 lorsque le jardin zoologique devint à son tour l'un des derniers champs de bataille du III^e Reich. Selon la brochure, à la fois précise et elliptique, seulement 91 animaux (sur 12 300) survécurent à l'apocalypse [...] Il imagina les hurlements, la cacophonie, le désespoir dans les cages comparable à celui de galériens prisonniers d'un naufrage, les fleuves de sang, les carcasses en décomposition. Nous ne sommes pas des Allemands ! Nous sommes des animaux !

Les animaux, aussi féroces soient-ils, ne sont jamais aussi débiles que les humains... Ainsi, le zoo de Louis-Bernard Robitaille, c'est plus justement celui qui réunit tous les humains ennemis. Comme l'Est et l'Ouest. Comme les couples qui ne s'aiment plus. Et à celui des parents de Patrick J. Delarue, il faudra ajouter celui de Patrick et de Marie-Odile la bourgeoise, dont Robitaille fait un portrait cinglant. Un zoo comme dans les familles que déciment les petites haines : et ici il y en a beaucoup, jusqu'à frapper la fille Delarue, qui se trouve bien loin des grâces de son père. « Céleste combinait les traits les plus ingrats et mesquins des Sidonet avec l'anémie de la lointaine famille Delarue. À onze ans, elle était déjà terne, et elle avait la méchanceté sournoise de sa mère. Il ne lui adressait jamais la parole. » Un zoo comme celui où officient les dirigeants, les gens corrompus, les sous-dirigeants, les gens de la rue, Delarue et les miettes.

Robitaille connaît bien la France, où il réside depuis près de trente ans maintenant, et les Français (on se souviendra des délicieuses descriptions qu'il en a donné dans les deux tomes de *Et Dieu créa les Français*). Cela dit, que son roman mette en scène des Français, au cœur d'un scandale politico-financier qui a sûrement quelque réalité, ne dit pas l'essentiel du propos. *Le zoo de Berlin* est un récit sur le pouvoir, et dans quelque sphère que l'on soit, à quelques variantes hiérarchiques près, il y a fort à parier que la rengaine est toujours sensiblement la même : l'argent, la situation sociale, la position d'autorité, placent n'importe qui dans une position de pouvoir, qui ne se conserve bien et longtemps qu'à force de mensonges et d'artifices. On a ici une belle galerie de portraits d'artificiels (et à leurs heures de grands artificiers), avec en prime des pages et des pages de libations et d'engourdissement éthylique qui n'ont rien à envier aux classiques de la littérature ivrogne.

On remercie Robitaille de ne pas tout donner au lecteur, de lui laisser quelques réflexions et divagations, et ce qu'on appelle, je crois, le plaisir de lire.



Louis-Bernard Robitaille